

LYONEL TROUILLOT

Kannjawou

roman

ACTES SUD

à Sabine, Marie,

à Joanna,

*à Maité et Manoa, à partager avec
Mehdi, Jean-Lou et la bande de l'AJS
au poète Jeudi Inéma qui a attiré mon
attention sur la vie du grand cimetière*

*Danser ce blues avec vous, madame,
La terre arrêterait ses horreurs de gloire
Le sang les prisons les naufrages
Le pain qui jamais pour tous ne fut quotidien
Les combats sans lendemain
Et les chagrins qu'on oublie dans la cendre*

RAYMOND CHASSAGNE

*Si tu me payes un verre, on ira jusqu'au bout,
Tu seras mon ami au moins quelques secondes...*

BERNARD DIMEY

I

“C’est en suivant ses lignes de faille, quand on préfère aux choses l’apparence des choses, qu’on se trompe d’itinéraire et devient le clown de soi-même.” J’ignore où man Jeanne s’en va chercher des phrases comme ça. S’il faut croire ce qu’elle raconte, elle n’a connu dans son enfance que la peau grise du syllabaire* et un livre de calcul mental s’arrêtant à la règle de trois. Peut-être les adages contiennent-ils quelque vérité, l’âge amène parfois la raison. Et il est de vieilles dames qui, sans avoir rien lu, peuvent se mettre aux heures graves à parler comme un livre.

Assis sur le bord du trottoir, devant la maison de man Jeanne, c’est l’un de nos sujets favoris, avec le petit professeur : les âges et les itinéraires. Pourquoi vas-tu ici et pas là ? Qui en toi est le maître du chemin que tu suis ? Toute marche conduit-elle quelque part ? Popol, mon frère, dit que j’ai fait mes premiers pas à un an. Il y a donc vingt-trois ans que je marche. Je sais exactement le nombre de pas entre le bord du trottoir devant la maison de man Jeanne et l’entrée principale du grand cimetière, entre le grand cimetière et la faculté de linguistique, entre la faculté de

* Les mots suivis d’un astérisque figurent dans le glossaire, p. 195.

linguistique et la succursale de la banque commerciale où des militaires étrangers en uniforme entrent parfois avec leurs armes, entre la succursale de la banque commerciale et mon bord de trottoir. Je sais aussi que, depuis l'enfance, tous mes pas me ramènent au bord du trottoir, devant la maison de man Jeanne. Mon lieu de méditation où, sentinelle des pas perdus, je passe mon temps à cogiter sur la logique des parcours. Sentinelle des pas perdus. C'est le petit professeur qui m'appelle ainsi. Pourtant il est comme moi, avec trente ans de plus. Ou je suis comme lui, avec trente ans de moins. Sentinelles des pas perdus. Sans pouvoir rien y changer, nous passons beaucoup de temps à deviser sur les itinéraires. Et le soir, nous nous posons des questions qui restent sans réponses. Quel chemin de misère et de nécessité a emprunté un garçon né dans un village du Sri Lanka ou dans un bidonville de Montevideo pour se retrouver ici, dans une île de la Caraïbe, à tirer sur des étudiants, détrousser les paysannes, obéir aux ordres d'un commandant qui ne parle pas forcément la même langue que lui ? Quel usage est fait de la part de sa solde qu'il envoie dans son pays à une mère ou une épouse ? Son premier viol, l'a-t-il commis dans son village natal, sur une amie d'enfance ou une petite cousine ? Ou est-ce une habitude venue avec l'éloignement, l'inconfort des baraques en pays inconnu ? A-t-il été entraîné par ses pairs ? Quand on se meurt d'ennui et qu'on possède des armes, la violence peut servir de passe-temps collectif. Et cet énième adolescent, retrouvé mort à côté de la base militaire où sont consignés les soldats nés au Sri Lanka, à Montevideo, ou ailleurs dans le vaste monde, quel besoin de caresses ou d'argent, ou peut-être de voyage, l'a

poussé dans les bras de ses violeurs ? Entre Julio, le garçon le plus solitaire de la rue de l'Enterrement qui cache aux autres et à lui-même qu'il n'aime pas les filles, parce que même dans notre rue surpeuplée de vivants et de morts, il y a de la place pour les secrets, et ces garçons qui dorment dans le lit des militaires en mal d'exercice et des hauts fonctionnaires de l'Occupation, lequel habitera jamais en souverain ses désirs et son corps ? Et cette jolie porte-parole venue de Toronto ou de Clermont-Ferrand qui calmera les médias, parlera de l'enquête en cours sur la mort de l'adolescent, des premières données qui mènent forcément sur la piste du suicide, à quel âge a-t-elle appris à mentir ? Ment-elle aussi sur ses amours, ses désirs ? Qu'est-ce qu'être ? Entre le voyage tournant à la catastrophe et l'enfoncement dans le sur-place, quelle est la défaite la plus lourde ? Quel avenir attend une fille qui a grandi à la rue de l'Enterrement, dans le voisinage des morts pourrissant dans les tombes du grand cimetière ? Je pense à Sophonie et à Joëlle, les deux femmes que j'aime. Je crois que je les ai toujours aimées, sans éprouver le besoin de choisir ni même de les toucher. Quels lendemains se forgeront-elles ? Je pense aussi à la petite brune qui travaille pour la mission civile des Nations unies, que j'observe tous les mercredis, si triste et si fière au volant de son véhicule de service. Quel parcours fait d'arrogance et de déprime a-t-elle suivi de la banlieue parisienne à son poste actuel, de son enfance à la bière du mercredi soir au restaurant-bar le "Kannjawou" ? Et moi, où vais-je ? Pour l'instant, j'habite ce journal que je tiens pour fixer mon regard sur ma ville occupée, sur mon quartier habité par autant de morts que de vivants, sur les allées venues de milliers d'inconnus que je

croise, sur d'autres que je n'ai jamais vraiment croisés. On ne peut que deviner leur présence derrière les vitres fumées des voitures de luxe et des véhicules officiels. Aujourd'hui je végète sur mon bord de trottoir en jouant au philosophe. Mais demain, qui serai-je ? Et comment, comme tout le monde, habiterai-je en même temps la vérité et le mensonge, la force et la lâcheté ? Quel soi-même on finit par être, au bout de quel parcours ?

Le petit professeur est arrivé avec les mêmes questions, venant d'un autre âge et d'un autre quartier. Et le soir, quand il me laisse sur mon bord de trottoir et retourne à la solitude de sa bibliothèque, je sais qu'il emporte nos questions avec lui. Moi, je reste à écouter les bruits du cimetière. Si jamais j'écris un roman, comme me le suggèrent man Jeanne, Sophonie et le petit professeur, le cimetière en sera le personnage principal. Tout grand personnage a deux vies, deux visages. Le cimetière a deux vies. Une, de jour. Officielle. Avec les cortèges. Les chagrins exposés à la clameur publique. Les prises de parole des personnes autorisées. Les consignes sur les normes, les placements et les emplacements. Les fanfares et les belles scènes de désespoir, comme un grand théâtre de rue où chacun sait exactement le rôle qu'il doit tenir : à quel moment telle dame doit perdre son chapeau, telle autre lever les bras au ciel. Les horaires que doivent suivre les morts et leurs accompagnateurs. Le jour, comme un humain, le cimetière prend le temps de soigner son image. Mais la nuit, quand finit le spectacle, il a une autre vie. Plus secrète mais plus vraie. Folle. Les coups de pioche des voleurs de cercueils. Les blagues qu'ils se font.

Leurs rires quelquefois, un peu de bruit pour respirer, le silence leur rendrait la mort trop présente. Les ombres qui murmurent des prières à des dieux qu'on n'évoque pas devant tout le monde. Les sans-logis ou les voyous qui s'engouffrent dans une tombe qu'ils appellent "leur appartement". Les bougies noires. Man Jeanne raconte qu'autrefois il venait souvent dans les allées du grand cimetière, après le coucher du soleil, des ministres et des généraux, des artistes et des hommes d'affaires. Des pilleurs de talent qui gâchaient le métier de voleur de cercueils en s'en prenant à tel mort en particulier, pour lui enlever telle partie du corps, une main s'il écrivait bien, son bon pied s'il était joueur de foot, tel objet qu'il portait comme un talisman. C'est une faiblesse chez les vivants de vouloir usurper les qualités des morts. Accompagnés de subalternes, magiciens et tueurs à gages, ils venaient s'assurer que tel ennemi ou concurrent ne se réveillerait jamais plus, ou tentaient d'extorquer au mort le secret de sa réussite. Il serait même venu des dignitaires de pays étrangers pour voler des idées aux génies décédés. L'universel est fait des croyances les plus folles et des vices les plus pervers. Mais aujourd'hui les pilleurs de talents se font rares. Nos morts n'ont plus d'attraits. Les riches, les surdoués et autres personnes de qualité s'en sont allés mourir ailleurs. Ici, la richesse et la pauvreté, la réussite et la défaite se livrent depuis toujours une guerre de mouvement. Plus je suis riche, plus je m'éloigne. Attrape-moi si tu peux. Le grand cimetière n'est plus le tombeau des grands hommes. Ses nouveaux habitants et leurs visiteurs sont des anonymes aux destins bien modestes. On n'y enterre plus que des petites gens décédés de maladies ordinaires qu'un médecin

aurait pu guérir. Des petits défunts sans importance qui n'ont rien inventé et ne méritent aucune place dans les anneaux de la mémoire.

Cette habitude du journal, elle m'est venue depuis l'enfance. Pour mes six ans, Sophonie m'avait offert un carnet. Sophonie a toujours eu le don de devancer les gens en comprenant leurs besoins, leurs attentes, avant qu'eux-mêmes en aient conscience. Je me rappelle le lion de la couverture et le rire de mes camarades de classe. Écrire n'est pas une chose courante à la rue de l'Enterrement. C'est une folie rare, et l'on devient un peu étranger en passant du temps loin de l'agitation des fêtes et des bagarres. Dans mon enfance, pour écrire, j'allais me réfugier chez man Jeanne. Elle me laissait griffonner mes bêtises en silence. Puis venait le moment où elle ne pouvait s'empêcher de parler de la première Occupation. Elle ne disait pas "la première", vu qu'elle ne s'attendait pas à une deuxième. Je n'oublierai pas le jour du débarquement des troupes étrangères. Elle s'est enfermée dans sa chambre avec sa chatte, Fidèle, et n'a pas prononcé un mot durant toute la journée. Je crois que c'est le seul jour où je l'ai vue pleurer. J'avais treize ans. Je n'avais jamais vu autant d'armes et de chars, sauf dans les films. Popol, Wodné et Sophonie essayaient de mobiliser les jeunes en leur disant : il faut faire quelque chose. Joëlle et moi, nous

les suivions, sans savoir quoi dire. Nous n'avions pas le langage. Deux ou trois ans peuvent faire une grande différence quand il s'agit d'appeler à la mobilisation. Mobilisation, c'était le mot d'ordre. Mais nous n'avons "mobilisé" qui que ce soit. Les adultes, le cordonnier, les croquemorts, la marchande d'akasan*, le vieux relieur qui n'avait déjà plus beaucoup de vieux livres à relier, nous ordonnaient de leur foutre la paix, en nous criant qu'il ne restait plus rien à préserver. Ni rêves. Ni dignité. Les gamins menaçaient de nous casser la gueule. Seul Julio avait accepté notre invitation. Il préfère les garçons, mais pas les crânes rasés. Elles n'étaient pas nombreuses, les voix qui protestaient. C'était comme si les gens s'étaient couchés. Comme si c'était le monde entier qui avait pris possession de nos rues. La ruse de l'occupant, c'était cette pléthore de drapeaux, de couleurs, d'uniformes. Le sourire amical des généraux et des porte-paroles. Les discours d'amitié et le multilinguisme. Comment se révolter contre un ennemi qui change sans cesse de ton et de visage ? Devant les grands malheurs, le pire, c'est sans doute l'impuissance. Tout se jouait au-dessus de nos têtes. Au propre comme au figuré. Les avions et les hélicos. Et les dirigeants du pays qui avaient dit : oui, vous pouvez entrer. Et les profs de cours privés d'anglais et d'espagnol faisant soudain fortune. Popol, Sophonie et Wodné, nos leaders à Joëlle et à moi, vivaient mal l'échec de leur première initiative. On peut avoir quinze ans, aimer son pays et se demander qu'est-ce qu'un temple dont les gardiens se transforment en marchepieds, en lèche-bottes ? Dix ans plus tard, ce sentiment d'abandon, et surtout cette colère ne nous ont jamais quittés. En colère contre

tout, contre tous et nous-mêmes. Cette colère nous tuera ou nous fera tuer en se trompant peut-être de cible. Je crois aussi que l'impuissance nous a un peu divisés. C'est à ce moment-là que les premiers conflits ont apparu entre Popol et Wodné. Avant, rien ne les avait jamais séparés. La défaite amène la division, et au bout du combat perdu tel reproche à tel compagnon de s'être mal battu. Parmi les adultes, seule man Jeanne nous avait bien accueillis. Le soir du débarquement, elle est sortie de sa chambre, nous a fait signe de monter, nous a offert du thé, et elle a dit : "Petits, c'est une terre sans *à la tête*. Regardez ces gens qui marchent dans la rue. Personne ne veille sur eux, ne se bat pour eux. Et c'est comme ça depuis toujours. Alors, tous les rapaces leur tombent dessus. Vous allez souffrir. Nous allons tous souffrir. La souffrance a besoin d'air, d'espace. Soit on la crache, soit on étouffe. Alors, quand viendra l'heure du crachat, n'allez pas vous tromper de cible."